

A Verdun, avec MARCHAND, dans le sous-secteur des Chambrettes * (Août 1918)

Jean des CILLEULS

C'était le 20 avril 1918...

Nous revenions à Verdun pour relever le 165^e Régiment d'infanterie (29^e D.I., général Barthélémy ; 17^e Corps d'armée, général Claudel).

Nous devions prendre position dans le sous-secteur des Chambrettes et occuper Rocade.

Le sous-secteur qui nous était réservé était relativement calme. Il ne ressemblait, certes, en rien au secteur infernal que nous occupions, en avril, dans la tranche du sous-secteur allant de la corne du bois Camard (exclus) à celle du bois d'Avocourt (exclus).

Le général Marchand, qui commandait le secteur, était l'ancien chef de la Mission du Congo-Nil. Aux armées, son nom était vivant dans toutes les mémoires. Il était célèbre dans toute la France...

Nous étions à peine entrés en ligne qu'un coup de téléphone avisait notre Colonel de la venue du général Marchand, au cours de la nuit prochaine. Il devait nous entretenir des opérations projetées très prochainement, inspecter les troupes aux tranchées, et se rendre très exactement compte des positions de l'ennemi.

Vers 22 heures, Marchand arriva *seul*, comme il se plaisait à l'être. Il s'assit à la table unique qui meublait le local et, pendant plus de deux heures, il fit l'exposé passionnant de la place que nous occuperions dans la bataille.

* Communication présentée à la séance du 27 octobre 1959 de la Société française d'histoire de la médecine.

Tout en parlant, Marchand s'animait comme s'il était en plein combat. Ses yeux étincelaient... C'était bien là, à n'en pas douter, l'homme de Fachoda !

Sans même accepter une tasse de café, en terminant le récit de la bataille qu'il rêvait de livrer, il demanda à mon Colonel de lui désigner un officier connaissant très bien le nouveau secteur, afin de l'accompagner en ligne.

C'est ainsi que j'eus l'honneur d'être le compagnon de Marchand, durant la fin de la nuit et la journée du lendemain.

Il savait qu'il y avait tout au long de la première ligne des sentinelles soigneusement camouflées pendant la nuit et qui surveillaient l'ennemi au cours de la journée. Il y en avait dix à douze ; leur liaison téléphonique était très bien assurée. Elles étaient relevées et remplacées chaque nuit.

Malgré la proximité de l'ennemi, Marchand tint à s'assurer lui-même de leur emplacement, au risque même d'être aperçu de l'ennemi et de lui dévoiler cet emplacement.

Le jour commençait à poindre et nous ne fûmes point aperçus. Marchand parcourut les tranchées puis, sur le chemin du retour, il s'arrêta à un observatoire d'artillerie pour s'entretenir avec les servants et observer l'ennemi à la jumelle.

Ce fut à ce moment-là que l'ennemi prit l'observatoire dans son feu et le pilonna violemment, sans d'ailleurs que Marchand parut s'en soucier. Il fut seul à ne pas se mettre à l'abri et à continuer à observer l'ennemi avec un calme impressionnant.

Notre Colonel qui, de loin, regardait Marchand, ne put s'empêcher de s'écrier : « Quel homme ! que celui-là !... »

Ayant vu tout ce qu'il désirait connaître, Marchand s'en fut *seul*, comme il était venu, la canne en main, tel un pèlerin...

Il faisait grand jour...
